

Le lesbianisme : continuum féminin ou marronnage? Réflexions féministes pour une théorisation de l'expérience lesbienne

Line Chamberland

Volume 2, numéro 2, 1989

Convergences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057563ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057563ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chamberland, L. (1989). Le lesbianisme : continuum féminin ou marronnage? Réflexions féministes pour une théorisation de l'expérience lesbienne. *Recherches féministes*, 2(2), 135–145. <https://doi.org/10.7202/057563ar>

Résumé de l'article

Après avoir présenté brièvement les origines et les objectifs de ma recherche sur l'expérience lesbienne à Montréal durant les années 1950 et 1960, j'expose les réflexions théoriques qui façonnent mes interrogations sur cette expérience passée. Partant d'un double postulat, constructionniste et féministe, j'examine successivement des écrits féministes qui définissent le lesbianisme comme une non-conformité au rôle sexuel, les analyses constructionnistes qui l'appréhendent comme un phénomène culturel, la thèse d'Adrienne Rich qui place le lesbianisme dans un continuum de résistance à l'institution hétérosexuelle patriarcale et enfin la perspective féministe matérialiste qui permet de l'inscrire dans les rapports sociaux de sexe. Je clos cet article par une interrogation sur la difficulté de retracer l'existence lesbienne dans d'autres contextes historiques sans verser dans l'ethnocentrisme.

NOTES DE RECHERCHE

Le lesbianisme : continuum féminin ou marronnage ? Réflexions féministes pour une théorisation de l'expérience lesbienne

Line Chamberland

L'émergence d'un projet de recherche sur l'expérience lesbienne

A l'origine, lesbianisme et féminisme me semblaient indissociables : solidement arc-boutés l'un à l'autre, ils donnaient sens et forme à ma vie. Puis au fil des ans, l'ensemble s'est fissuré : ma vie s'est peu à peu dispersée, organisée autour d'un engagement féministe au travail (comme enseignante et militante syndicale) et de mes activités lesbiennes en dehors. Je ne me retrouvais plus tout à fait moi-même nulle part, ni dans la « communauté » lesbienne dont les espaces se multipliaient, mais servaient de moins en moins de tremplin de lutte, ni dans le mouvement féministe dont la combativité s'émoissait et où, après bien des frictions internes dans les groupes, la question de l'hétérosexualité était évacuée. Considéré comme trop divisif et nuisible à l'image du mouvement dans une conjoncture où il fallait faire preuve de compétence et de modération, ce sujet épineux fut le plus souvent mis à l'écart, faisant place à une cohabitation amicale des unes et des autres, mais au prix d'une négation de la dimension politique des choix sexuels.

La dissociation dans ma propre expérience de vie entre pratique lesbienne et pratique féministe a déclenché chez moi un véritable torrent de questions : comment les deux se sont-elles articulées dans divers contextes historiques ? Comment l'expérience lesbienne se vit-elle en dehors du féminisme ? Que signifie alors être lesbienne ? Comment est-il possible de survivre à la répression ? Ce questionnement, ainsi que la volonté de donner une épaisseur historique à mon identité lesbienne — mon féminisme pouvant s'enraciner dans plusieurs siècles — m'ont conduite à la recherche que je mène actuellement sur l'expérience lesbienne dans le contexte d'un mouvement féministe affaibli ou absent, soit celui des années 50 et 60.

Cette recherche poursuit trois objectifs. 1 — Documenter et décrire l'existence lesbienne au Québec, à l'intérieur d'un milieu urbain francophone (en l'occurrence Montréal), dans un passé récent mais peu connu, même au sein de la culture lesbienne. 2 — Élaborer une problématique théorique qui permette de situer les lesbiennes dans les rapports sociaux et politiques de sexe : qu'est-ce

qu'une lesbienne ? Qu'est-ce que le lesbiannisme ? Quelles sont les principales dimensions d'une pratique lesbienne ou, en d'autres termes, que signifie concrètement le fait de vivre son lesbianisme ? Comment cela modifie-t-il le rapport à la famille, au travail, aux institutions, etc. ? En quoi les lesbiennes échappent-elles à l'oppression qui est celle de leur sexe et comment ?

3 — Analyser les conditions sociales d'émergence d'une catégorie de femmes s'identifiant socialement comme lesbiennes, à qui le féminisme des années 70 viendra donner les moyens de consolider une pratique spécifique et de reconstruire leur identité individuelle et collective.

Une exploration des sources m'a familiarisée avec le contexte de l'époque et les diverses images du lesbiannisme qu'on y retrouvait¹. Malgré son abondance surprenante, cette documentation écrite ne m'apprenait rien sur l'expérience vécue des lesbiennes. D'autre part, dans les archives lesbiennes et gaies, dans les groupes d'histoire orale et les institutions académiques, la cueillette des récits de vie devenait l'un des moyens privilégiés pour la reconstruction de notre passé récent. La méthode de recherche s'imposait d'elle-même : seules les femmes l'ayant vécue pouvaient retracer cette expérience et lui *re-donner* un sens.

Lesbianisme et contrainte hétérosexuelle

Dans cette note, j'expose les principaux éléments de la problématique théorique qui guide mon interrogation de l'expérience lesbienne passée. La question de départ est simple, mais de taille : qu'est-ce qu'être lesbienne ? Comment rendre compte de l'expérience lesbienne dans divers contextes historiques ? Deux postulats sous-tendent ma réflexion, l'un constructionniste, l'autre féministe. Le premier m'impose d'historiciser les catégories à travers lesquelles le phénomène homosexuel est non seulement pensé, mais construit socialement, qu'il s'agisse des actes, désirs ou pratiques sexuelles, des significations culturelles qui leur sont rattachées, des catégories de préférences sexuelles et des identités élaborées à partir de ces catégories. Le second établit une asymétrie fondamentale entre les sexes, d'où il découle que les mécanismes de régulation sociale de la sexualité, les façons d'échapper aux moules imposés et les implications de la non-hétérosexualité diffèrent pour l'un et l'autre sexe. Toute théorisation du lesbianisme doit donc envisager la sexualité comme un fait social et chercher à l'inscrire dans les rapports sociaux; elle doit l'inscrire en particulier dans les rapports sociaux de sexe et analyser l'hétérosexualité comme l'un des enjeux de ces rapports.

Nombre d'écrits féministes de divers courants ont reconnu la contrainte hétérosexuelle imposée à l'ensemble des femmes. Sous l'angle des moyens de cette imposition, allant des mutilations sexuelles aux mythes de la féminité et de l'amour, ces analyses se complètent et s'enrichissent mutuellement. Mais des clivages ont surgi : un premier s'ébauche selon la place attribuée à l'obligation hétérosexuelle dans le processus de subordination des femmes.

Certaines analyses féministes considèrent l'hétérosexualité comme un élément parmi d'autres de la construction idéologique des catégories de sexe (Collectif 1981; Ferguson 1981; Lesseps 1980). Le lesbianisme est alors envisagé comme une non-conformité au « genre » prescrit; il ne revêt aucun caractère politique et les lesbiennes n'occupent pas en tant que telles une place

particulière dans les rapports sociaux et politiques de sexe : les facteurs qui les propulsent vers une conscience féministe, les effets de leurs pratiques d'abstention ou d'abandon des rapports intimes et sexuels avec les hommes ne leur sont pas spécifiques. Tout au plus reconnaîtra-t-on que le lesbianisme, parce qu'il constitue une négation dans les faits de l'idéologie de la complémentarité des rôles sexuels, fasse l'objet d'une répression particulière. Je m'attarderai peu sur ces analyses qui, tout en reconnaissant la nécessité d'inclure la sexualité dans l'examen des rapports sociaux de sexe, l'évacuent tout aussitôt ou la subordonnent à d'autres instances. Ainsi, selon les auteures, l'explication des conduites et identités sexuelles renvoie tantôt à une détermination individuelle inconsciente (déterminisme qui dispose de l'examen concret des pratiques institutionnelles qui construisent l'hétérosexualité et des contraintes qui l'imposent), tantôt à un ordre normatif, idéologique et/ou symbolique qui s'impose à l'ensemble des femmes afin de légitimer la division sexuelle du travail (la véritable exploitation est ailleurs et l'obligation hétérosexuelle n'est qu'un mécanisme subsidiaire pour en assurer le maintien). En somme, la sexualité et l'accès au corps des femmes n'y sont pas vus comme un enjeu du rapport de force entre les sexes, et l'analyse de l'hétérosexualité comme un produit de ce rapport est escamotée.

Une perspective semblable se retrouve également dans les analyses constructionnistes² des homosexualités (D'Emilio 1983; Weeks 1977, 1984; Plummer 1981) : celles-ci reconnaissent la spécificité historique des sous-cultures gaie et lesbienne, mais sur le plan théorique, elles assimilent lesbianisme et homosexualité masculine et les appréhendent tous deux comme des phénomènes culturels : on y examinera les interactions entre catégorisations sexuelles, identités et sous-cultures, ainsi que les conditions matérielles et idéologiques qui ont favorisé l'émergence de minorités sexuelles dans les sociétés capitalistes hégémoniques. Ces travaux apportent une contribution essentielle par leur historicisation des phénomènes sexuels, la richesse de leurs analyses concrètes, leur décorticage des processus de fabrication des identités sexuelles, individuelles et collectives, ainsi que par leurs analyses de l'hétérosexisme, de la répression étatique et des luttes menées contre elle. Ils évacuent néanmoins la dimension politique propre au lesbianisme comme résistance à la contrainte spécifiquement féminine à l'hétérosexualité. Ils s'inscrivent également dans un relativisme culturel qui finit par gommer l'existence lesbienne dans d'autres contextes historiques dans la mesure où ce qui définit l'expérience lesbienne, c'est la signification subjective qu'elle revêt; or, celle-ci ne peut avoir de sens que dans notre propre univers culturel (Rich 1981; Ferguson 1982; Annabel Faraday dans Plummer 1981 : 112-129; Stanley 1984; Gauvin 1988).

La thèse du continuum

D'autres courants féministes placent l'hétérosexualité au centre des rapports de domination, puisque c'est l'obligation hétérosexuelle maintenue par des contraintes de toutes sortes qui procurent aux hommes l'accès aux femmes, ceux-ci en faisant un usage varié, incluant un usage sexuel. Le lesbianisme représente alors un refus, une échappée, une fuite du point de vue de l'opresseur masculin, et ce, quelle que soit la conscience qui l'accompagne.

S'opposent alors les analyses qui font ressortir la continuité entre lesbiennes et hétérosexuelles dans leur résistance au patriarcat et celles qui mettent l'emphase sur la rupture et les discontinuités entre elles.

La thèse bien connue d'Adrienne Rich propose un continuum de résistance à l'institution hétérosexuelle patriarcale, continuum qui unifie diverses pratiques en apparence éloignées les unes des autres, des béguines du moyen âge aux partisans contemporaines de la libération sexuelle en passant par les féministes pudiques du XIX^e siècle (Rich 1981). L'existence lesbienne est alors considérée comme un acte féministe en soi; à fortiori, les lesbiennes dotées d'une conscience féministe se retrouvent-elles à une extrémité du continuum.

Le rapprochement entre diverses formes de résistance met en valeur la continuité de notre lutte anti-patriarcale, dont l'effacement constant, la négation, la déformation ont pour effet de brouiller nos consciences, d'entretenir notre amnésie récurrente et de renforcer notre oppression. Cette perspective conduit à la réinterprétation de conduites variées et parfois même contradictoires; elle sous-tend une nécessaire solidarité politique entre toutes les femmes et nous oriente vers l'enregistrement des continuités entre lesbiennes et hétérosexuelles au niveau de l'analyse concrète.

Toutefois, la reconstruction de la catégorie *lesbienne* sur la base d'un continuum de résistance au patriarcat ne permet pas de la différencier des autres catégories de femmes : le continuum ne fournit qu'une échelle graduée sur laquelle on peut positionner hétérosexuelles et lesbiennes selon des degrés divers de résistance à l'oppression. On a déjà reproché à Rich, d'une part de confondre pratique sexuelle, identité lesbienne et conscience féministe en positionnant les lesbiennes au pôle extrême de la résistance, d'autre part d'effectuer le positionnement sur le continuum à partir de critères implicites et plutôt confus, critères qu'on tentera avec plus ou moins de succès d'explicitier et de concilier, tels le degré de contrôle sur sa propre sexualité, la participation à un univers féminin, l'adhésion à des valeurs féminines, l'engagement féministe (Ferguson 1981; Thompson 1981). L'idée du continuum peut aboutir à noyer la spécificité des lesbiennes dans une définition vague, a-sexuée et trans-historique du lesbianisme comme identification-aux-femmes (*women-identified women*, Cook 1979), cette identification devenant le seul fil unificateur possible pour rétablir la continuité d'un sujet femme et d'un sujet lesbien.

L'analyse de Rich, en envisageant l'hétérosexualité comme une institution patriarcale, permet de relier entre elles différentes expressions de l'exploitation des femmes, mais sans les articuler les unes aux autres théoriquement et sans fournir les outils pour démarquer diverses pratiques de résistance. C'est d'ailleurs la principale faiblesse des recherches historiques qui endossent cette définition du lesbianisme (Faderman 1981; Smith-Rosenberg 1975). Elles proposent une relecture intéressante des amitiés sentimentales féminines qu'elles assimilent au lesbianisme. Ce faisant, elles s'intéressent aux réseaux de la sociabilité féminine et questionnent les notions masculines de sexualité et d'affectivité, mais elles créent la confusion en considérant comme « lesbiens » et « féministes » les différents liens affectifs et les manifestations de support entre les femmes, même lorsque celles-ci remplissent une fonction compensatrice, d'ailleurs reconnue, sinon encouragée socialement.

L'inscription dans les rapports sociaux de sexe

Bien que la réflexion sur l'hétérosexualité s'y poursuive le plus souvent en filigrane, la perspective féministe matérialiste m'apparaît plus stimulante pour parvenir à théoriser l'hétérosexualité comme enjeu du rapport social entre les sexes, en l'articulant aux formes de la domination des hommes sur les femmes et aux contraintes sociales mises en œuvre pour la reproduire (Guillaumin 1978; Mathieu 1985; Juteau et Laurin 1988). Les écrits de Colette Guillaumin, centrés sur la notion d'appropriation sociale de la classe des femmes par la classe des hommes dans leur totalité respective (ou rapport de sexage), constituent mon point de départ. Cette optique m'amène à prendre en compte l'hétérosexualité sur trois plans :

- comme usage sexuel des femmes, usage parmi d'autres qui peut être fait du corps approprié des femmes, usage unique ou s'insérant dans une gamme plus ou moins étendue de services extorqués aux femmes;
- comme l'expression individualisée du rapport général de classe, dans laquelle un homme s'approprie une femme à travers le mariage ou le concubinage, ce que Guillaumin appelle l'appropriation privée et qui constitue selon elle la forme principale du rapport de sexage;
- comme ensemble de pratiques idéologico-discursives qui construisent la classe des femmes par le marquage symbolique et l'élaboration d'un discours naturalisant sur la *différence* et la *complémentarité* des sexes.

Dans cette perspective, les lesbiennes peuvent être définies comme celles qui non seulement se refusent à un usage particulier de leurs corps par les hommes, mais échappent à la forme principale du rapport de sexage. N'étant pas appropriées individuellement dans leur intégralité corporelle et mentale, elles ne subissent pas les effets d'une telle appropriation, *i.e.* pour paraphraser Colette Guillaumin et Nicole-Claude Mathieu, être toujours absorbées dans d'autres individualités que la leur propre (mari et enfants), être dépossédées de leur autonomie mentale, avec la présence constante de l'homme comme écran entre la conscience et les gestes, entre ce qu'on pourrait désirer et ce qui nous arrive. Il s'agit là d'une démarcation qualitative, d'une rupture par rapport aux femmes hétérosexuelles : les lesbiennes sont des marronnes³, des femmes qui fuient les maîtres et tournent le dos à leur condition de servantes. Mais elles continuent d'appartenir à la classe des femmes, car elles n'échappent pas à l'appropriation collective.

Toutefois, l'appropriation collective chez Guillaumin est surtout posée comme un préalable (théorique ou juridique) à l'appropriation privée, postulée plutôt que théorisée. L'auteure ne pousse pas l'analyse de ses formes concrètes ni des mécanismes qui l'institutionnalisent. D'autre part, la construction idéologique de la classe des femmes par le discours de la *nature* et le marquage symbolique des individus de sexe féminin qui les désigne comme membres de cette classe sont des processus qui s'appliquent à une classe déjà constituée, une classe « statutairement appropriée » (Guillaumin 1978 : 11-12). En conséquence, définir les lesbiennes comme échappant à l'appropriation privée tout en subissant l'appropriation collective équivaut à les renvoyer à un vide théorique, à un *no woman's land*, ou encore, selon l'interprétation donnée, à une construction théorique (appropriation statutaire) ou idéologique (le discours de la

nature). Cette thèse ne fournit donc pas d'outils pour examiner concrètement l'expérience lesbienne, ni même pour distinguer entre elles les différentes catégories de femmes qui échappent à l'appropriation privée (religieuses, célibataires, etc.). Ou bien, par un glissement sémantique entre le construit idéologique *femme* et la classe des femmes, les lesbiennes seront définies comme n'étant pas des femmes, comme celles qui refusent le marquage symbolique et la féminité (ne pas avoir l'air d'une femme, prétendre ne pas en être une), comme celles qui, n'étant pas obnubilées par la présence de l'homme-écran, peuvent démystifier les rapports de force entre les sexes, déconstruire le discours de la *nature* et construire un imaginaire autre (Wittig 1980). En somme, la façon, et la seule façon, de théoriser les lesbiennes dans cette perspective, c'est par la rupture, en opposition aux autres femmes hétérosexuelles, ce qui conduit, sur le plan empirique, à n'enregistrer que les discontinuités entre elles.

Dans la lignée du féminisme matérialiste, Juteau et Laurin (1988) offrent une analyse plus raffinée des formes, privées et collectives, de l'appropriation des femmes. En distinguant ces formes entre elles selon l'objet de l'appropriation (le corps sexuel et/ou reproducteur et/ou réservoir-de-force-de-travail et/ou les produits du corps et/ou les produits du travail), selon les mécanismes en jeu et le cadre dans lequel cette appropriation s'inscrit, selon les discours qui la légitiment et d'autres modalités encore, elles proposent de différencier le mariage, la famille, la prostitution, le viol, la pornographie, le travail salarié comme autant de formes particulières d'appropriation des femmes par la classe des hommes. Elles avancent le concept de système de sexage ou combinaison particulière des formes d'appropriation et s'intéressent aux conditions qui assurent la cohésion entre ces différentes formes et par conséquent le maintien du rapport de domination entre les classes de sexe. Décrivant deux modèles de systèmes de sexage, elles les distinguent par l'importance relative des différentes formes d'appropriation, leur articulation et leurs effets sur la constitution de la classe des femmes. Dans le premier, les formes privées de l'appropriation sont prédominantes et la classe des femmes est fractionnée en autant de catégories correspondant à des formes particulières d'appropriation : femmes mariées, vieilles filles, religieuses, prostituées. Dans le second modèle, les formes collectives prévalent; on observe une alternance entre les différentes formes d'appropriation qui se superposent et/ou se succèdent, touchant l'ensemble de la classe des femmes : chacune pourra être tour à tour ou tout à la fois épouse, mère, travailleuse salariée, bénévole dévouée, objet sexuel. Ce dernier système présuppose la possibilité de faire des choix et de se mouvoir comme condition de passage d'une forme à une autre d'appropriation.

Cette avancée théorique permet de distinguer entre elles les différentes catégories de femmes qui se retrouvent en dehors du mariage en les situant par rapport aux autres formes d'appropriation privée et collective⁴. Elle suggère donc de nouvelles pistes pour la théorisation du lesbianisme et l'historicisation de l'expérience lesbienne. Tout en reprenant la rupture nette suggérée par Guillaumin pour spécifier l'expérience lesbienne, celle du refus de l'appropriation du corps, de l'individualité matérielle dans le cadre d'une relation personnelle avec un homme, on pourrait explorer les continuités et discontinuités entre les femmes, lesbiennes et hétérosexuelles, face aux autres formes de l'appropriation, à la fois sur le plan théorique, en situant l'obligation hétérosexuelle comme enjeu dans la mise en œuvre de ces différentes formes d'appropriation, et sur le

plan empirique, en observant concrètement la pratique lesbienne. Par exemple, il faudrait examiner le rapport des lesbiennes à leur famille (parents, enfants) afin de voir jusqu'à quel point elles échappent à cette autre forme privée d'appropriation. Quant à l'historicisation de la catégorie lesbienne, elle pourrait se faire en tenant compte des conditions et des possibilités d'échapper à l'appropriation sociale présentes dans un système de sexage. Par exemple, dans un système où les femmes sont fractionnées en catégories aisément repérables socialement (femmes mariées, religieuses, prostituées), il est inconcevable que certaines d'entre elles s'affichent comme lesbiennes, ou se disent des femmes, tout en refusant l'enfermement dans l'une des cases. La seule pratique identitaire possible est celle de passer pour un homme, ou un troisième sexe, devenant ainsi *incasable* dans la classe des femmes. Le développement d'une identité distinctive comme lesbienne aurait comme condition d'émergence la possibilité de mouvement, de déplacement, qui rend possible l'aménagement d'une telle identité, *i.e.* son affirmation ou sa dissimulation selon les lieux et circonstances (Moses 1978; Ponse 1978).

De la théorisation à l'examen de l'expérience lesbienne

Comment cette réflexion oriente-t-elle ma recherche ? L'examen des divers aspects de la pratique lesbienne constituera un premier axe de mon questionnement : les relations sexuelles/affectives avec les femmes et les hommes, le rapport au travail, à la famille, l'insertion dans un réseau lesbien, la confection d'une identité particulière qui vient nommer et donner sens à cette pratique. Cette exploration pourra aider à cerner les continuités et discontinuités entre femmes, lesbiennes et hétérosexuelles, et à définir plus précisément la place des lesbiennes dans les rapports sociaux et politiques de sexe.

Par la suite, j'analyserai les conditions d'émergence d'une catégorie de lesbiennes sur deux plans, individuel et collectif. Toute théorisation du lesbianisme renvoie à un sujet lesbien qui est à la fois libre et contraint, qui agit en ne se conformant pas aux normes, en échappant aux contrôles, mais dont la pratique même est délimitée et déterminée par ce refus de certaines des contraintes s'appliquant à l'ensemble des femmes. Comment les lesbiennes déjouent-elles individuellement ces contrôles ? Quel est leur rapport particulier aux institutions patriarcales qui exercent ce contrôle ? Quels sont leurs stratégies et les points d'appui de ces stratégies ? Quels sont les effets de répression subis en retour ?

Pour développer une pratique et une identité distinctive, il ne suffit pas que les lesbiennes échappent au contrôle. Elles doivent pouvoir se doter d'espaces sociaux propres qui leur permettent de vivre en dehors de l'appropriation privée du mariage, de développer une pratique sexuelle autonome et de socialiser cette pratique, de se penser autrement que comme *femme*, d'élaborer une conscience et une identité, personnelles et collectives, distinctes. Ces espaces, habituellement désignés sous le terme de *sous-culture*, peuvent prendre la forme de réseaux interpersonnels, de lieux publics et privés de sociabilisation, d'espaces mentaux et imaginaires, de regroupements. Dans quelles conditions et comment de tels espaces peuvent-ils être construits ?

Dans la mesure où cela sera possible, j'aimerais aussi examiner comment le type de travail⁶, et plus généralement la classe sociale d'appartenance, modifient

la pratique lesbienne, les stratégies de déjouement des contrôles sociaux et l'insertion dans la sous-culture lesbienne. En somme, cette réflexion débouche sur une série de questions qui s'appliqueraient également à d'autres contextes historiques. Et sans doute, les entrevues avec des femmes ayant vécu cette expérience m'amèneront-elles à modifier ce questionnement et à scruter davantage certaines pistes.

Comme le soulignait Marie-Jo Bonnet, la constance la plus forte de l'existence lesbienne est son occultation :

Alors que la « muette » Sodome rassemble à elle tout un monde réprimé, donc reconnu, de références bibliques, *latines, poétiques, royales* (Henri III et ses mignons, Monsieur, le frère de Louis XIV, etc.), révoltantes (les hommes brûlés pour crime sodomitique), qui la constitue en culture bien vivante, codifiée en histoire, l'invisible Gomorrhe n'accède même pas à l'existence et se voit occulter jusqu'en Sappho ses rares références culturelles.

Bonnet 1981

Sa reconstitution s'avère donc une entreprise à la fois hardie, nécessaire et périlleuse. D'un côté, notre besoin d'héroïnes est pressant et légitime. De l'autre, des débats politiques ont constamment cours autour de la construction actuelle de l'identité lesbienne, des implications politiques des pratiques sexuelles et de la place des lesbiennes dans le mouvement féministe. Ces débats, qui opposent différentes tendances et factions du mouvement des femmes, ne sont pas sans infléchir la théorisation du lesbianisme, en particulier la définition de ce qu'est une lesbienne, et informent la recherche historique : on se cherche des héroïnes à notre mesure et à notre goût. Certaines historiennes (dont Faderman 1986) cherchent à valoriser l'expérience lesbienne; ce faisant, elles négligent ses formes illicites et recrutent des héroïnes qui respectabilisent l'image du lesbianisme. Pour elles, l'expérience lesbienne peut se vivre dans les interstices d'un mariage ou dans la conformité à un univers féminin. D'autres (Nestle 1987; Newton 1985) associent le lesbianisme d'abord et avant tout au désir des femmes, à l'affirmation d'une sexualité autonome qui peut passer tout autant par le refus des rôles sexuels que par le travestissement ou les rôles Butch/Femme. Elles mettent l'accent sur le défi ouvert et la constitution d'espaces sociaux propres aux lesbiennes, sur leur marginalité et leur répression, vues comme des signes de leur radicalisme. Quelle que soit la définition du lesbianisme, elle apparaît trop pressentie à l'avance; la recherche ne vise alors qu'à en trouver la confirmation à travers le passé ou l'ailleurs et verse aisément dans l'a-historicité (Vicinus 1982, 1987).

Femmes honorables ou subversives, incarnant la quintessence du féminin (en tant que femmes identifiées-aux-femmes) ou sa dissolution (en tant que non-femmes ou au-delà des *genres*), les lesbiennes sont renvoyées à des marges de liberté mal circonscrites et sans que la pratique sociale et sexuelle du lesbianisme ne soit approfondie et spécifiée selon les divers contextes historiques. Est-il possible de mettre à jour notre existence en d'autres temps et lieux sans verser dans l'ethnocentrisme ? De tous temps, des femmes se sont aimées, touchées; de tous temps, des femmes ont lutté pour leur liberté. L'existence du lesbianisme au sens d'un choix social⁶, *i.e.* de la possibilité, accessible à certaines, d'une pratique et d'une identité distinctes des autres femmes, est certes un phénomène propre à nos sociétés capitalistes occidentales. Mais si le fil de notre existence historique a été trop souvent rompu pour

que nous puissions le renouer, nous savons que notre résistance a pris des formules multiples et que nous avons profité de toutes les marges, même lorsque celles-ci ne tenaient qu'à un fil.

Remerciements

Merci à Nicole Lacelle, Nicole Laurin, ma directrice de thèse, Marlene Wilderman, ainsi qu'aux membres de mon groupe d'études qui ont eu l'amabilité de lire et de commenter ce texte. Je remercie également le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour son support financier.

Line Chamberland
Département de sciences sociales
Cégep de Maisonneuve
Montréal

Notes

1. Ces sources écrites comprennent les manuels de sexualité d'inspiration catholique qui mettaient en garde, pudiquement, contre : les amitiés féminines trop ferventes; les ouvrages qui vulgarisent en français les discours psychiâtriques et sexologiques; les journaux jaunes; la littérature américaine, en format de poche, du genre *pulp* ou *lesbian romance*; la littérature classique à thématique lesbienne, de Théophile Gautier à Colette; la littérature lesbienne proprement dite. Il serait d'ailleurs intéressant de procéder à une analyse plus systématique des divers discours sur les lesbiennes et de leur diffusion à l'intérieur de la société québécoise, en les envisageant comme des procédés de construction de l'hétérosexualité et d'institutionnalisation des déviances. Merci à Ross Higgins, des Archives gaies du Québec, de m'avoir acheminée vers plusieurs de ces sources.
2. Dans la récente vague des études sur l'homosexualité, le courant constructionniste s'oppose aux définitions essentialistes de l'homosexualité, prédominantes dans les approches psychologiques antérieures, qui la définissent comme une caractéristique en soi, individuelle, dont l'existence serait universelle et les causes spécifiques bien qu'encore méconnues. Il appréhende l'homosexualité comme un construit historique et social et examine les divers processus impliqués dans cette construction tant au plan des représentations, des arrangements institutionnels, des modèles de conduites qu'au plan de la confection des identités sexuelles individuelles et collectives.
3. *Marron(ne) et marronnage* : se disaient autrefois à propos des esclaves qui s'étaient enfui(e)s pour vivre en liberté.
4. C'est d'ailleurs pour analyser le travail des religieuses et théoriser cette catégorie de femmes que Juteau et Laurin (1988) ont développé cette conceptualisation.
5. Il faut tenir compte de la catégorie socio-professionnelle, mais aussi des conditions particulières à l'exercice d'un métier ou d'une profession spécifique. Par exemple, pour les enseignantes des niveaux primaire et secondaire, la révélation d'une identité sexuelle lesbienne met en péril leur "crédibilité et leur légitimité professionnelles. (Khayatt 1987)
6. Peu importe ici que ce choix soit ensuite rationalisé comme un choix politique, un destin biologique ou autrement.

RÉFÉRENCES

- BONNET, Marie-Jo
 1981 *Un choix sans équivoque — Recherche historique sur les relations amoureuses entre les femmes, XVI^e-XX^e siècles*. Paris, Denoël/Gonthier.
- COLLECTIF
 1981 « Dossier sur le lesbianisme radical », *Revue d'en face*, 9-10 : 65-110.
- COOK, Blanche Wiesen
 1979 « The historical denial of lesbianism », *Radical History Review*, 20 : 160-165.
- D'EMILIO, John
 1983 *Sexual Politics, Sexual Communities — The Making of a Sexual Minority in the United States, 1940-1970*. Chicago, Ill., University of Chicago Press.
- FADERMAN, Lilian
 1981 *Surpassing the Love of Man : Romantic Friendship and Love between Women from the Renaissance to the Present*. New York, William Morrow.
 1986 « Love between women in 1928 : why progressivism is not always progress », *Journal of Homosexuality*, 12, 3-4 : 23-42.
- FERGUSON, Ann *et al.*
 1981 « On 'compulsory heterosexuality and lesbian existence' : defining the issues », *Signs*, 7,1 : 158-199.
- GAUVIN, Monique
 1988 *Les biais sexistes dans les recherches portant sur l'homosexualité : recherche exploratoire à partir d'un cas-type*. Montréal, recherche subventionnée par l'ICREF.
- GUILLAUMIN, Colette
 1978 « Pratique du pouvoir et idée de nature. I L'approbation des femmes. II Discours de la nature », *Questions féministes*, 2 : 5-30 et 3 : 5-28.
- JUTEAU, Danielle et Nicole LAURIN
 1988 « L'évolution des formes de l'appropriation des femmes : des religieuses aux 'mères porteuses' », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 25,2 : 185-207.
- KHAYATT, Madiha Didi
 1987 *Gender Role Conformity in Women Teachers*. Toronto, Thèse de doctorat présentée à l'Université de Toronto.
- LESSEPS, Emmanuelle de
 1980 « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes*, 7 : 55-69.
- MATHIEU, Nicole-Claude
 1985 *L'arraisonnement des femmes*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- MOSES, Alice
 1978 *Identity Management in Lesbian Women*. New York, Praeger Press.

- NESTLE, Joan
1987 *A Restricted Country*. New York, Firebrand Books.
- NEWSTON, Esther
1985 « The mythic mannish lesbian : Radclyffe-Hall and the new woman », in *The Lesbian Issue — Essays from Signs*, Chicago, Ill., University of Chicago Press : 7-27.
- PLUMMER, Kenneth (éd.)
1981 *The Making of the Modern Homosexual*. Totowa, N. J., Barnes and Noble Books.
- PONSE, Barbara
1978 *Identity in the Lesbian World : The Social Construction of the Self*. Westport, Conn., Greenwood Press.
- RICH, Adrienne
1981 « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, 1 : 15-43.
- SMITH-ROSENBERG, Carroll
1975 « The female world of love and ritual : relations between women in nineteenth-century America », *Signs*, 1,1 : 1-20.
- STANLEY, Liz
1984 « Whales and minnows : some sexual theorists and their followers and how they contribute to making feminism invisible », *Women's Studies International Forum*, 7, 1 : 53-62.
- THOMPSON, Martha
1981 « Comment on rich's compulsory heterosexuality and lesbian existence », *Signs*, 6, 4 : 790-794.
- VICINUS, Martha
1982 « Sexuality and power : a review of current work in the history of sexuality », *Feminist Studies*, 8, 1 : 133-157.
1987 « Lesbian historiography ». Amsterdam, International Scientific Conference on Gay and Lesbian Studies, *Homosexuality, Which Homosexuality ?*.
- WEEKS, Jeffrey
1977 *Coming Out : Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*. Londres, Quartet Books.
1984 *Sex, Politics and Society : The Regulation of Sexuality since 1800*. Londres, Longman.
- WITTIG, Monique
1980 « On ne naît pas femme », *Questions féministes*, 8 : 75-84.